

## Du devoir de « se langager » : une entrevue avec Biz

Par Jean-Sébastien Ménard

Sébastien Fréchette, alias Biz, est écrivain et rappeur au sein du groupe *Loco Locass*<sup>1</sup>. Avec son groupe, il a sorti quatre albums (*Manifestif*, *In Vivo*, *Amour oral* et *Le Québec est mort, vive le Québec!*) et publié deux recueils (*Manifestif* et *Poids Plume*). En tant que romancier, il a, à ce jour, publié six romans (*Dérives*, *La chute de Sparte*, *Mort-Terrain*, *Nauffrage*, *La chaleur des mammifères* et *Cadillac*) chez Leméac Éditeur<sup>2</sup> et un livre pour enfants intitulé *C'est Flavie* aux Éditions Duchesne et du rêve. Je lui ai parlé dans le cadre de la campagne de valorisation de la langue française *Le français s'affiche*.

**Biz, peux-tu te présenter et nous parler de ton parcours?**

Je m'appelle Biz. J'ai 46 ans. Je suis né à Québec en 1972. Je suis allé étudier cinq ans à Trois-Rivières, à l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR), en loisir et en récréologie<sup>3</sup>. Ce

qui m'intéressait à l'époque, c'était les politiques culturelles, à savoir comment les états et les villes interviennent, ou n'interviennent pas, dans le domaine culturel. J'aurais très bien pu être fonctionnaire, mais comme il n'y avait pas de job dans mon milieu à cette époque-là, je me suis dit : « Bon, bien, OK. Si c'est comme ça, je vais aller à une place où les baby-boomers ne sont pas. Je vais faire du rap. Je vais faire ma job. Je vais inventer mon métier. » À l'époque, au milieu des années 1990, le rap en français au Québec, ça n'existait à peu près

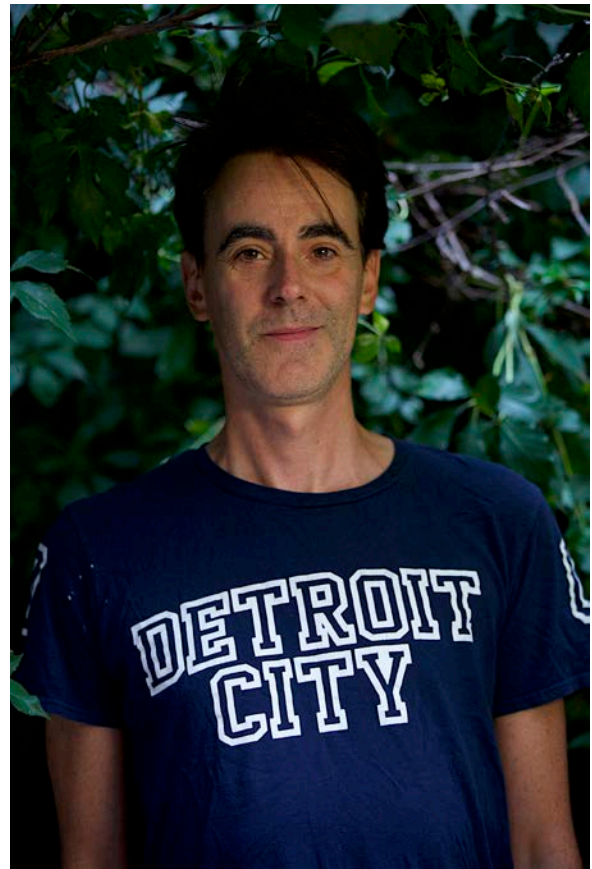


Photo : gracieuseté de Biz

<sup>1</sup> Voir <https://www.audiogram.com/fr/artiste/loco-locass>

<sup>2</sup> Voir <http://www.lemeac.com/auteurs/163--biz.html>

<sup>3</sup> Voir

[https://oraprdnt.uqtr.quebec.ca/pls/apex/f?p=106:10:::10:P10\\_CD\\_PGM,P10\\_RECH\\_CRITERE,P10\\_RECH\\_V\\_ALEUR,P10\\_RECH\\_DESC:7699,P2\\_CD\\_NIVEAU,BACC.%5CBaccalauréats%20et%20doctorats%20de%20premier%20cycle%5C](https://oraprdnt.uqtr.quebec.ca/pls/apex/f?p=106:10:::10:P10_CD_PGM,P10_RECH_CRITERE,P10_RECH_V_ALEUR,P10_RECH_DESC:7699,P2_CD_NIVEAU,BACC.%5CBaccalauréats%20et%20doctorats%20de%20premier%20cycle%5C)

pas. Ça existait en France, mais pas au Québec. Les Québécois écoutaient essentiellement du folk, du rock, du country et du métal.

### **À l'époque, la scène du rap au Québec, c'était KC LMNOP...**

Oui, et MRF, le Mouvement Rap Francophone. C'était les balbutiements.

### **Il y a Dubmatique, Muzion et Loco Locass qui sont apparus un peu après.**

Oui, c'est vrai. Avec eux, Loco Locass, le groupe que j'ai cofondé avec mes confrères Batlam et Chafiik, était l'un des premiers groupes de rap québécois. Notre premier album, *Manifestif*<sup>4</sup>, est paru en 2000. Jusqu'à présent, on a sorti quatre albums en quelque quinze ans de carrière. On a toujours mis beaucoup de temps à faire les albums, à écrire et à peaufiner les textes. Nous sommes d'ailleurs les seuls rappers à avoir gagné le Félix « Auteur ou compositeur de l'année » à l'ADISQ<sup>5</sup>. Je pense que, par cela, on a reconnu qu'on travaillait beaucoup les textes. Des textes, c'est long à faire. C'est long à travailler, même si on est trois à les faire. On a aussi fait des spectacles partout au Québec et un peu en Europe aussi. Maintenant, la carrière de Loco Locass est plutôt en jachère. Ce n'est pas terminé, mais ce n'est pas très actif.

De mon côté, depuis 2010, je me considère comme écrivain, c'est-à-dire que je publie des romans et que je fais ce qui va avec : un service à la clientèle, des conférences dans les bibliothèques et dans les écoles, des présences dans les salons du livre et des trucs comme ça. Cette année, j'ai aussi scénarisé l'adaptation d'un de mes romans, *La chute de Sparte*, pour le cinéma<sup>6</sup>. La scénarisation m'intéresse aussi. Je fais de la télé et de la radio aussi. J'ai une chronique « sports et société » intitulée « Le club du vendredi »<sup>7</sup>, que je fais dans le cadre de l'émission JiC à TVA Sports, et je fais partie du club de lecture de l'émission *Plus on est de fous, plus on lit!*<sup>8</sup>.

Tout compte fait, que ce soit du rap, des romans ou de la radio, ce que je fais est toujours un travail autour du langage et de la parole. C'est toujours aussi, quelque part, réfléchir sur le Québec. Je me rends compte que c'est quelque chose qui est très important dans ma carrière, dans ce que je fais, dans ce qui m'intéresse.

### **Qu'est-ce que la notion d'engagement représente pour toi?**

Mon engagement premier quand je travaille est envers la langue. C'est ce qu'on appelait avec Loco Locass, le « langagement ». L'idée de se « langager » pour moi, c'est l'idée de prendre la parole et de percer le bruit de fond, le bourdonnement, qui émane des médias sociaux. C'est par le « langagement » qu'un message remonte à la surface, par la qualité de la langue. Quand tu réfléchis à la langue, tu réfléchis aussi à ce que tu vas dire, pas juste à comment dire les choses, mais à ce que tu vas dire.

---

<sup>4</sup> Voir <https://www.audiogram.com/fr/artiste/loco-locass/album/40/manifestif>

<sup>5</sup> Voir <https://adisq.com/gala/archives/2005/>

<sup>6</sup> Voir <http://www.lachutedespartes.com> (film de Tristan Dubois)

<sup>7</sup> Voir <https://www.tvasports.ca/2019/01/11/de-nombreux-collaborateurs-pour-jean-charles-lajoie>

<sup>8</sup> Voir <https://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/plus-on-est-de-fous-plus-on-lit>

Quand j'étais plus jeune, avec le rap, je prenais la parole sur tout. J'étais très sollicité par les médias qui voulaient que je donne mon opinion sur tout. S'il y avait un incendie dans un foyer de nains unijambistes au Nunavut, on m'appelait pour que je commente la nouvelle. À un moment, je me suis rendu compte que je n'avais pas un avis sur tout et que je ne réfléchissais pas à tout. J'ai alors pris du recul. À l'époque, au début des années 2000, pour connaître l'opinion des gens, il fallait passer par les réseaux traditionnels comme les journaux et la radio. Maintenant, avec les réseaux sociaux, tout le monde peut donner son avis sur tout, tout le temps. Moi, ce que ça m'a forcé à faire, c'est d'arrêter de « tweeter » toutes les dix minutes et de prendre le temps de réfléchir à une question qui m'apparaît importante et nécessaire. Par exemple, dans *La chaleur des mammifères*, que j'ai fait paraître en 2017, je parle de la grève étudiante de 2012. J'avais envie d'aborder ce sujet-là, mais pas à chaud. Je voulais que le temps passe. Je voulais bien y réfléchir et c'est ce que j'ai fait. J'y ai réfléchi pendant cinq ans, pas à temps plein, mais quand même. À la suite de cette intense réflexion, je l'ai mise en mots, je l'ai organisée et je l'ai corrigée. Quand j'ai publié le résultat de mes réflexions, c'était sous la forme d'un roman. Quand je publie, je partage l'état de mes réflexions.

En faisant de la promotion autour de mon livre, je parle du sujet dont traite mon livre. Et là, c'est moi qui ai le pouvoir, entre guillemets – parce que c'est un petit pouvoir –, de mettre à l'ordre du jour quelque chose qui me tient à cœur.

Je pense aussi à mon livre *Naufrage*, publié en 2016, qui met en scène un homme qui a oublié son enfant dans sa voiture. Quatre ou cinq mois après la publication de ce roman, est arrivée la même chose à un père de Saint-Jérôme. Dans ce cas-là, le livre avait précédé le réel. Récemment, ce livre est revenu dans l'actualité avec Tout le monde en parle<sup>9</sup> parce que c'est un livre avec lequel on peut dire aux gens : « Avant de juger ce gars-là, lisez le livre et, après, peut-être que votre jugement va être différent. »

Mon engagement est comme ça maintenant. Il est envers ma langue en premier lieu. Plus mon livre va être bien écrit, plus ça va être facile pour les lecteurs de le lire et plus, potentiellement, il va y avoir de lecteurs qui vont le lire. C'est une façon, pour moi, d'émerger du magma d'opinions dont on est abreuvé au quotidien.

Quand je publie, en toute modestie, ce n'est pas un tweet que je publie, c'est quelque chose auquel j'ai longtemps réfléchi. Quand tu publies un livre, tu demandes au lecteur d'arrêter tout ce qu'il fait et de plonger dans ton truc. Il faut que ça vaille la peine. J'entendais un écrivain dire, récemment : « Je ne dérange pas mes lecteurs pour rien. » C'est vrai. J'essaie de leur fournir une réflexion de qualité.

Pour moi, l'engagement pour l'engagement, ce n'est pas nécessairement bon. Par exemple, être engagé, ce n'est pas qu'être gentil avec les immigrants qui arrivent ou dire qu'il faut faire attention à la planète. Pour moi, ça, c'est un engagement relativement en surface qui est de bon ton et qui s'inscrit dans l'air du temps. C'est suivre le courant. Signer un pacte

---

<sup>9</sup> Voir <https://ici.radio-canada.ca/tele/tout-le-monde-en-parle/site/segments/entrevue/95199/emilie-perreault-louis-philippe-oeuvre-utile-bebe>

écologique environnemental<sup>10</sup>, je ne dis pas que c'est une mauvaise chose et je ne critique pas ceux qui le font, mais je dis juste qu'on suit le courant quand on fait ça. Est-ce qu'on a vraiment réfléchi avant de signer? Moi, quand j'appose ma signature et que je signe un contrat, j'y ai vraiment réfléchi. Avant, j'aurais signé un pacte comme ça les yeux fermés. Maintenant, sans être contre, j'aime mieux y réfléchir et me demander si c'est vraiment la meilleure solution et si ça va nous aider à atteindre l'objectif qu'on veut atteindre.

Aussi, le danger de l'engagement, c'est de faire la morale aux autres. On s'est débarrassé des curés dans les années 1960. On ne va pas recommencer à faire comme eux et à dire aux gens quoi faire et quoi ne pas faire. Quand on s'aperçoit que les curés étaient bons pour faire la morale, mais qu'ils avaient trois ou quatre petits gars en dessous de leur soutane, on doit se garder une petite gêne, je pense, avant de faire la morale.

Avec le temps, j'aime mieux donner l'exemple que donner des leçons. Par exemple, au lieu de dire aux gens qu'ils écrivent mal et qu'ils parlent mal, j'essaie de leur répondre en français sans faire de fautes et de leur écrire des livres d'une certaine exigence stylistique qui peuvent les amener à découvrir de nouveaux mots et à réfléchir.

**Il y a Samian<sup>11</sup> qui a déjà dit, à la suite de Gandhi : « Si on veut du changement, il faut être le changement. »**

Je suis tellement d'accord avec ça. Arrête de « tweeter » que la planète, c'est important. Au quotidien, qu'est-ce que tu fais, toi, pour que ça soit important? Je vais te dire une chose : si tu es végétarien, que tu me culpabilises, que tu « m'écœures » parce que je mange de la viande et que tu me montres des images d'abattoirs en me traitant d'assassin, penses-tu que ça me donne le goût de t'écouter? Eh bien non! J'ai le goût de te manger « un gros steak dans la face ». C'est ça que j'ai le goût de faire. Par contre, quand je vois un gars comme Georges Laraque<sup>12</sup>, qui est un sportif de haut niveau, changer son alimentation et prouver dans l'action que son choix politique ou idéologique a de la valeur, cela m'incite plus à être végétarien et à réfléchir à mon alimentation que n'importe quelle campagne de culpabilisation. On ne fait pas changer d'idées aux gens en les culpabilisant. C'est la même chose avec l'environnement. C'est rendu qu'on regarde la « marque de char » des gens! Ça devient de l'inquisition et ça n'a pas rapport. C'est malsain. Ce n'est pas comme ça qu'il faut procéder.

C'est l'état de ma réflexion à l'âge où je suis. À 20 ans, j'étais bon pour faire la morale à tout le monde. À l'âge que j'ai, je pense autrement. Tu sais, c'est facile d'être écologique quand tu as 20 ans, que tu n'as pas d'auto, que tu n'as pas d'enfant et que tu habites chez tes parents. Tu n'as pas d'empreintes! Ce n'est pas toi qui fais les choix et les dépenses. Quand tu as deux enfants, faire ton épicerie en BIXI<sup>13</sup>, je n'y crois pas.

Je pense qu'il faut donner l'exemple plutôt que donner des leçons.

---

<sup>10</sup> Voir <https://www.lepacte.ca>

<sup>11</sup> Voir <https://ici.radio-canada.ca/kirano-portraits-autochtones/samian>

<sup>12</sup> Voir <http://www.georgeslaraque.com/fr/>

<sup>13</sup> Voir <https://montreal.bixi.com>

**Est-ce juste d'affirmer que lorsqu'un rappeur prend la parole pour s'exprimer, il le fait dans un certain état d'urgence, contrairement au romancier?**

C'est vrai qu'il y a quelque chose dans le rap qui va avec l'urgence de dire, ne serait-ce qu'à cause du débit : en deux minutes, il faut dire beaucoup de choses, mais je trouve que c'est plus compliqué d'être simple et que c'est plus simple d'être compliqué. C'est-à-dire qu'arriver à faire un haïku, ou même un poème, qui condense exactement ce que tu veux dire, pour moi, c'est très long. C'est un long processus. Tu vois, en général, ça nous prenait du temps écrire du rap. Il y a eu des chansons qu'on a écrites en un après-midi, comme « Super Mario » et « Bonzaïon », mais s'il y a urgence dans le rap, je dirais que c'est plutôt dans la livraison, pas dans l'écriture.

Quand on crée, c'est important de prendre son temps. Moi, c'est sûr que j'ai la chance de pouvoir prendre du temps pour réfléchir à ce que je veux dire. Je n'écris pas chaque jour, mais chaque jour, je m'impose de réfléchir à la condition humaine. Je n'ai rien d'autre à faire professionnellement. Je n'ai pas un travail dans une usine ou dans un magasin. C'est un grand privilège qui vient avec une obligation de résultat. Au bout de deux ans à travailler sur un livre, il faut que ça paraisse que j'ai réfléchi. Mon livre doit être pertinent, bien écrit et intéressant à lire. Il doit faire réfléchir le lecteur, lui apprendre des choses et lui faire voir le monde d'une autre manière.

**Tu dis que ton engagement passe par la langue, que représente le français pour toi?**

Le français fait partie de mon identité profonde. Pour moi, c'est indissociable du fait d'être Québécois. C'est la langue dans laquelle je rêve, la langue qui me permet de m'exprimer et de comprendre le monde. Je ne pourrais pas envisager d'exister sans parler français. Si c'était le cas, ça serait totalement une autre existence, une autre expérience.

Grâce au français, on peut vivre et témoigner d'une expérience nord-américaine dans cette langue, et donc, forcément, le faire d'une façon différente des Américains ou des Canadiens.

Cette expérience, on la vit aussi depuis plus longtemps qu'eux, parce qu'on est arrivé avant. Ça me fait toujours plaisir d'aller aux États-Unis et de leur dire qu'on était ici avant eux. Ils ne savent pas trop par quel bout prendre ça, mais...

**Tu abordes cette question-là dans ton dernier roman, *Cadillac*.**

Oui. Dans *Cadillac*, c'est exactement de ça qu'il est question. C'est le fait francophone du point de vue du continent.

Avec ce qui se passe ces temps-ci, avec les assauts qu'on fait aux francophones du Nouveau-Brunswick<sup>14</sup> et de l'Ontario<sup>15</sup>, je me sens une solidarité immense envers eux et envers les autres francophones d'Amérique du Nord. Pour moi, ce ne sont pas des voisins, mais des

---

<sup>14</sup> Voir <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1122988/francophones-droits-linguistiques-campagne-electorale-nouveau-brunswick>

<sup>15</sup> Voir <https://ici.radio-canada.ca/ontario/compressions-services-francais-ontario-doug-ford>

frères qui sont attaqués. Ça m'affecte personnellement. Chaque fois qu'il y a un locuteur francophone qui se fait assimiler, ce sont tous les francophones qui s'affaiblissent.

**Avec Loco Locass, la dernière chanson que vous avez sortie, en 2016, faisait référence à l'Amérique francophone.**

Oui, la chanson « Le clan »<sup>16</sup> témoigne de notre état par rapport à l'Amérique francophone. Ce n'est pas pour rien que je l'ai mise en exergue de mon roman *Cadillac*, même si c'est très péremptoire de s'autociter : « Le Québec est pas assez grand/Moi ça me prend tout un continent/Pour danser mon set carré/de Batoche à Chéticamp »<sup>17</sup>. Cette chanson synthétise bien ma réflexion. J'éprouve une profonde fraternité avec les francophones du continent.

Aussi, le moins que tu t'intéresses à l'histoire, tu n'as pas le choix de sortir du Québec, parce qu'à l'époque de la Nouvelle-France, les frontières du Québec étaient continentales...

**Est-ce que tu es un grand lecteur? Quels sont les auteurs qui t'ont le plus marqué?**

Je ne connais pas d'écrivains qui ne lisent pas. Lire beaucoup, c'est la meilleure façon d'apprendre le métier d'écrivain. Tous les jeunes qui me demandent comment on fait pour écrire, je leur réponds : « il faut lire ». C'est plate comme réponse, mais c'est ça. Il faut lire.

Quand tu lis, tu t'aperçois que lorsqu'il y a « les » devant « maisons », il y a un « s » à « maison ». À un moment, tu finis même par ne plus avoir besoin d'apprendre les règles de grammaire, parce que tu les as photographiées dans ta mémoire. Tu es capable de jongler avec elles inconsciemment.

Aussi, en lisant beaucoup, on s'aperçoit que n'importe quel créateur, ce qui le pousse à créer quelque chose, à faire sortir quelque chose du néant, ça tient pratiquement de la sorcellerie, même si on ne crée jamais de rien.

En même temps, on dit souvent que tout a été dit, mais pas par soi. C'est vrai, quand on y pense : si tu fais un sonnet sur le spleen en tant que Québécois qui vit au Québec en 2018, ça sonnera forcément différent d'un sonnet du 19<sup>e</sup> siècle dans le Paris de Baudelaire. C'est comme pour Nelligan : on a beau dire que sa poésie, c'est du sous Victor Hugo, quand il parle de la neige, il en parle comme nul autre.

En lisant beaucoup, tu cherches toujours de nouveaux trucs à lire et tu finis par écrire ce que tu veux lire. Tu écris un livre parce que ce livre n'existe pas. Tu écris un livre que tu aimerais lire. Je suis convaincu de ça. On écrit d'abord pour soi. Batlam disait : « On écrit pour soi, mais vers l'autre ». C'est vrai.

J'adore Houellebecq et Céline, mais ils n'ont pas témoigné de l'expérience québécoise nord-américaine. Ce sont des Français, des Européens qui ont vécu à des époques différentes. Quand j'ai écrit *La chaleur des mammifères*, je me suis dit que j'allais rendre hommage à tout

---

<sup>16</sup> Voir <https://www.audiogram.com/fr/artiste/loco-locass/album/404/le-clan---single>

<sup>17</sup> Biz, *Cadillac*, Montréal, Leméac, 2018, p. 9.

ce que j'aime de Houellebecq, c'est-à-dire mettre en scène un personnage cynique et désabusé qui est très critique de sa société. Pour moi, ça, c'est amusant, c'est drôle, c'est payant aussi parce que ça peut permettre de discuter ou de faire passer plein d'idées. Mais comme je ne suis pas Houellebecq, que je suis Québécois et que je suis optimiste, j'ai intégré à ça la grève étudiante de 2012, la lumière dans la noirceur et une belle fin, contrairement à ce qui se passe chez Houellebecq. Ça, c'est ma façon à moi de faire un Houellebecq québécois. Je n'ai pas réécrit un livre de Houellebecq, mais je me suis inspiré d'une certaine façon de voir le monde pour en rendre compte dans un contexte québécois.

C'est la même chose pour Céline. Quand je corrigeais mon roman *Cadillac*, j'étais à fond dans *Voyage au bout de la nuit*<sup>18</sup>. J'étais émerveillé tant par la quantité de bijoux et de pépites que je trouvais dans cette œuvre que par la qualité d'écriture de Céline. J'ai donc retravaillé certains passages de mon roman en les « célinisant » très modestement, à ma façon (je ne dis pas que j'ai le talent de Céline!). Par exemple, à un moment, je parle d'une serveuse de Détroit. C'est un personnage secondaire dans l'histoire, alors je n'ai pas passé dix pages à la décrire, mais pour donner un petit aperçu d'elle, pour décrire les tatous qu'elle a sur les bras, j'ai écrit que ça lui faisait comme « des mitaines d'encre »<sup>19</sup>. C'est quelque chose qui est très simple, mais je n'aurais pas écrit ça si je n'avais pas lu Céline. J'ai aussi intégré le fait que Céline est déjà allé à Détroit, en 1926, comme médecin pour analyser la santé publique dans les usines. J'ai fait un petit clin d'œil à ça dans mon roman. J'ai également fait référence au moment où Céline arrive à New York dans *Voyage au bout de la nuit*, comme Européen, et qu'il voit une ville qui est littéralement debout avec ses gratte-ciel. Cela en tête, j'ai dit que Détroit était plutôt gisante, couchée et agonisante. Ce sont des clin d'œil, des trucs qui se répondent. À cause des usines, j'ai aussi parlé de Détroit comme étant une ancienne fumeuse qui aujourd'hui ne fume plus, mais qui a encore les poumons entachés : « Puisque le soleil est beau, à Détroit, il refuse d'en descendre et fait miroiter la misère »<sup>20</sup>. Ça, c'est un petit paragraphe que j'ai ajouté et que je n'aurais pas mis si je n'avais pas lu Céline.

C'est à ça que ça sert lire : améliorer et bonifier le travail d'écrivain.

**Dans *Cadillac*, tu évoques aussi Eminem. C'est un rappeur qui semble t'avoir marqué énormément. Est-ce qu'il y a d'autres rappeurs qui t'ont marqué? Mc Solaar? IAM?**

Mc Solaar<sup>21</sup>, c'est grâce à lui si je fais du rap. C'est le premier qui m'a fait comprendre qu'on pouvait en faire en français. Quant à IAM<sup>22</sup>, je me souviens de la sortie de leur album *L'école du micro d'argent*. J'étais en train d'écrire « Sheila, ch'us là »<sup>23</sup>, le premier succès de Loco Locass, quand j'ai entendu ça. Je me suis dit : « Ohhh! Il va se passer quelque chose! On n'est pas tout seul. Ils font ça de leur bord, de leur côté de l'océan, avec leur accent et ils parlent

---

<sup>18</sup> Céline, *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard, 1932.

<sup>19</sup> Voir Biz, *Cadillac*, op. cit., p. 84.

<sup>20</sup> Dans le roman, ce passage va comme suit : « Détroit est une ancienne fumeuse, au souffle court et aux poumons goudronnés. Débarrassé du crachat des usines, son ciel est clair et pur. Alors le soleil refuse d'en descendre; il s'attarde au-dessus de la ville pour en faire miroiter la misère. » *Ibid.*, p. 82.

<sup>21</sup> Voir <https://fr-ca.facebook.com/pages/category/Musician-Band/MC-Solaar-infos-et-actualites-101432356561686/>

<sup>22</sup> Voir <https://fr-ca.facebook.com/iamlegroupe>

<sup>23</sup> Voir <https://www.audiogram.com/fr/artiste/loco-locass/album/40/manifestif>

de leurs affaires. On peut faire la même chose nous aussi, mais avec notre accent et nos affaires. » Ça m'a motivé.

Autrement, tous les rappeurs américains des années 1980, comme les Beastie Boys, Public Enemy, NWA, toute la gang de Dr Dre et Cypress Hill, m'ont beaucoup influencé et marqué. Au Québec, il y a eu des gens comme Muzion, Sans Pression, Manu Militari<sup>24</sup> et, plus récemment, les Anticipateurs qui m'ont influencé, modifié et inspiré.

### **Quand vous avez choisi vos noms d'artistes pour Loco Locass, est-ce que c'était un clin d'œil à Claude Gauvreau?**

Pour ce qui est de Batlam, oui. Moi, non. Biz, c'est un surnom de cégep. Quand j'étais au cégep Garneau, Loco Locass, c'était notre émission de radio à la radio étudiante et le nom de mon personnage d'animateur de radio s'appelait Biz. Je ne me souviens plus pourquoi. Ça devait venir de « bizarre ». Avec le temps, ça a dégénéré en biseau, Byzance, bison... et biz est resté.

Batlam, lui, il a deux noms. Nous, on l'appelle Snou, mais son père, l'écrivain André Ricard, trouvait que ça ne faisait pas très sérieux Snou et Biz. Il trouvait que ça faisait « Cric, Crac, Croc ». Un jour, alors qu'on était en studio, son père l'a appelé et lui a proposé de s'appeler « Chevalier de Lorimier ». Batlam lui a dit : « Je veux bien, mais les mocassins sont un peu lourds à chauffer ». Ils ont raccroché puis il a rappelé en disant : « Que dirais-tu de Batlam, de Gauvreau? ». Là, Batlam a fait : « Oui, il y a quelque chose là ». En 1998, il a joué dans la pièce *Les oranges sont vertes*, de Gauvreau, au Théâtre du Nouveau Monde<sup>25</sup>, cette pièce qui se termine par le mitraillage des assassins d'Yvirnig et de toute la salle par Batlam et ses compagnons, la jeunesse révolutionnaire, « détonatrice ». L'idée lui plaisait. Ça marchait, alors il a pris le nom de Batlam.

Pour ce qui est de Chafiik, c'est tout simplement le nom de son grand-père libanais. C'est l'équivalent de Jean-Guy ou de Claude au Liban. C'est très répandu.

### **L'émission de radio au cégep, c'est une émission que vous animiez tous ensemble?**

Batlam était un genre d'électron autour de l'atome, mais le noyau, c'était des amis à moi de Québec, qui étaient aussi de ses amis à lui. Ça s'appelait Loco Locass parce qu'on faisait n'importe quoi et qu'on parlait tout le temps. Chafiik s'est joint à nous après.

### **Avec Loco Locass, vous avez collaboré à la chanson « La paix des braves », de Samian<sup>26</sup>. La culture amérindienne semble toujours avoir été quelque chose d'important pour toi et pour ton groupe de rap. Est-ce que tu peux nous parler de l'importance de la culture amérindienne dans la culture québécoise?**

Pour moi, ça va de soi. La culture amérindienne fait complètement partie de la culture québécoise. On ne peut pas brandir un drapeau québécois et être fier d'être Québécois sans reconnaître la part amérindienne dans ce territoire-là et dans notre propre identité à nous.

---

<sup>24</sup> Voir <http://www.7iemeciel.ca/manu-militari/>

<sup>25</sup> Voir <https://www.erudit.org/fr/revues/jeu/1998-n89-jeu1073173/16536ac.pdf>

<sup>26</sup> Voir [http://www.7iemeciel.ca/artistes/samian/bio\\_samian.pdf](http://www.7iemeciel.ca/artistes/samian/bio_samian.pdf)



Pour tout te dire, ça me désole de voir que, dans aucun cégep du Québec, on ne puisse apprendre une langue autochtone. Ça devrait être régionalisé : au Cégep de Sept-Îles, on devrait enseigner l'innu, au Cégep d'Abitibi, l'algonquin et le cri, et ainsi de suite.

Personnellement, j'ai quelques amis amérindiens avec qui j'apprends des mots, çà et là. Je trouve les langues amérindiennes fascinantes. Ce sont des langues aussi vieilles que la forêt. Ce sont des langues de la forêt, pratiquement. C'est ça qui est extraordinaire. Ça n'appartient à aucune racine grecque ou latine, il n'y a aucun lien avec ces langues. Et pourtant, quand je les entends, ça résonne parfaitement. Je ne me sens pas au bout du monde, je me sens profondément chez moi, dans le sens de très creux, de très ancré.

Au début des années 2000, quand je suis déménagé à Montréal, je me suis fait des amis qui viennent de partout dans le monde. À un moment, je me suis demandé comment c'était possible que je ne connaisse aucun Amérindien. C'est quand même fascinant! On se targue d'être ouvert et diversifié et on ne connaît pas nos frères qui étaient ici avant nous et qui nous ont accueillis quand nous sommes arrivés en tant que peuple. On s'entend, s'ils n'avaient pas voulu que les Européens débarquent sur leurs terres, on n'aurait pas pu survivre à un seul hiver. La preuve, c'est lorsque Champlain a essayé de le faire sans eux à l'île Sainte-Croix. Ça a été une catastrophe! Même chose lorsqu'il a retenté l'expérience à Québec! Le Québec est un pays hostile. C'est une terre de Caïn ici. Ça prend un savoir millénaire pour survivre à l'hiver. On a eu besoin des Amérindiens pour apprendre à vivre ici.

**Récemment, tu as fait une conférence à l'Association québécoise des professeurs de français<sup>27</sup> (AQPF) avec ton père, Jean-Yves Fréchette<sup>28</sup>, qui est un prof de français et un artiste. Peux-tu nous parler de cette expérience?**

Lors de cette séance-là, on a notamment parlé de nos parcours respectifs, de notre passion commune pour la langue française et de nos créations. C'était le fun. Ce n'est pas la première fois qu'on faisait ça. On a appelé ça « Fréchette et fils, expert en mots divers »<sup>29</sup>.

Quand j'étais enfant, j'ai été longtemps en contact avec les « trips » textuels<sup>30</sup> de mon père. Ça m'a un peu formé. Grâce à lui, parce qu'il faisait de l'agrolittérature<sup>31</sup>, j'ai marché dans des lettres labourées de trois cents pieds de long. Que tu le veuilles ou non, ça marque quelqu'un! Aussi, enfant, quand j'ai eu le goût d'écrire une histoire, comme plein d'enfants ont le goût de faire à un moment ou à un autre, mon père m'a amené au bout de l'aventure et il a édité mon livre et numéroté les copies qu'il a imprimées. Ça m'a amené, inconsciemment à comprendre que c'était possible de faire un livre.

---

<sup>27</sup> Voir <https://www.aqpf.qc.ca>

<sup>28</sup> Voir <https://twitter.com/jyfrechette?lang=fr>

<sup>29</sup> Voir <https://www.aqpf.qc.ca/activites-2018/frechette-fils-experts-en-mots-divers> et <https://vimeo.com/channels/1134791/205900466>

<sup>30</sup> Voir <https://www.erudit.org/fr/revues/inter/1984-n25-inter1078722/47195ac.pdf>

<sup>31</sup> Voir <https://www.erudit.org/fr/revues/qf/1983-n49-qf1210776/55425ac.pdf> et [https://www.youtube.com/watch?v=Eu\\_iEAIQIcg](https://www.youtube.com/watch?v=Eu_iEAIQIcg)

**Dans cette conférence, tu as évoqué le fait que tes parents t'ont toujours donné en cadeau des billets pour les concerts que tu voulais voir et qu'ils t'ont incité à découvrir de nombreux artistes. Ils ont été des passeurs culturels. Peux-tu nous parler de ça?**

Les parents peuvent faire découvrir des trucs nourrissants et pérennes à leurs enfants. Moi, quand j'étais jeune, si je voulais aller voir un concert, ma mère me payait toujours mon billet. Mes parents trouvaient que c'était important. Ils me faisaient aussi découvrir des artistes. Par exemple, un jour, ma mère m'a dit : « Va donc voir ce monsieur avec des lunettes qui joue du piano. » J'y suis allé. C'était Richard Desjardins. Ça a changé ma vie. Desjardins m'a fait comprendre tout ce qu'on pouvait faire avec un texte. Il ne fait pas du rap, Richard Desjardins, mais il joue beaucoup avec les niveaux de langue. Le vulgaire et l'ordinaire côtoient l'extraordinaire chez lui. Et ça, on l'a fait dans notre rap. Ça m'a marqué.

**En parlant de filiation, thème qui a aussi été abordé lors de cette conférence, tu as évoqué l'un de tes ancêtres, l'écrivain Louis Fréchette<sup>32</sup>. Est-ce qu'avoir un tel ancêtre t'a inspiré?**

Oui. J'ai même déjà incarné son personnage, Jos Violon, dans une pièce de théâtre. J'ai prononcé ses mots, à lui. C'était une expérience émouvante de faire résonner les mots de mon ancêtre devant des jeunes, presque 150 ans plus tard, au Théâtre Denise-Pelletier<sup>33</sup>. J'ai trouvé ça très touchant. Quand je faisais le personnage de Jos Violon sur scène, je commençais en Biz, avec mon chandail de hockey et ma casquette... Pour moi, un rappeur, c'est un conteur. C'est aussi un poète. Ce n'est pas parce que c'est dit qu'il n'y a pas un travail de réflexion et de qualité sur la langue. Léo Ferré le disait : « Toute poésie est destinée à être dite. Elle doit rencontrer l'archet de la parole ». Je suis d'accord avec ça. Il y a une vraie filiation entre le travail de mon ancêtre et le mien.

Pour moi, il n'y a pas de dévalorisation parce que c'est de l'oralité. Ça vaut pour le rap et pour le conte. Ce que Louis Fréchette a fait avec les *Contes de Jos Violon*<sup>34</sup>, entre autres, c'est non seulement légitimer le conte comme genre littéraire, mais aussi, permettre de faire en sorte de le transmettre, parce qu'à l'époque, il n'y avait pas d'enregistrements. C'était un devoir de mémoire, d'une certaine manière, comme enregistrer un disque l'est aussi.

Une famille, ça se transmet des gènes, mais ça peut aussi se transmettre autre chose. Nous, on peut dire qu'on s'est transmis le goût des mots.

Chez moi, j'ai les livres de mon ancêtre. Et, fait amusant, j'ai fait signer son ouvrage intitulé *Satires et polémiques*<sup>35</sup> par mon fils, qui s'appelle aussi Louis, alors qu'il avait quatre ans. À la maison, j'ai donc des livres de Louis Fréchette, signés de la main de Louis Fréchette!

---

<sup>32</sup> Voir <https://www.maisonfrechette.com>

<sup>33</sup> Voir <https://www.ledevoir.com/culture/theatre/359626/biz-dans-les-bottes-de-jos-violon>

<sup>34</sup> Louis Fréchette, *Les contes de Jos Violon*, édition préparée, présentée et annotée par Aurélien Boivin, Montréal, Guérin, 1999.

<sup>35</sup> Louis Fréchette, *Satires et polémiques*, Montréal, PUM, 1993.

**Si tu avais un message à formuler à l'intention de nos étudiants et de nos étudiantes, en ce qui a trait à la langue française et à son avenir, lequel serait-il?**

L'avenir de la langue française, ce sont les jeunes qui l'ont dans leur bouche. Ça nous appartient collectivement de décider de poursuivre ou non cette aventure-là.

Il faut être conscient que lorsque l'on « chill » en anglais sur Internet ou en parlant, parfois, c'est un genre de posture dans l'air du temps, mais lorsque l'on est rendu que l'on n'est plus capable de trouver le bon mot en français, que tout ce qui nous vient, c'est en anglais, et bien, ça veut dire quelque chose. Ça veut dire qu'on est littéralement colonisé intellectuellement. Je ne le dis pas avec mépris pour les gens. Je ne fais que le souligner. Quand ça arrive, ça veut dire qu'une autre langue s'est superposée au français et qu'elle occupe l'esprit du locuteur à un point tel qu'il n'a plus accès, spontanément, à sa langue maternelle. Ça, ça me préoccupe. Si on n'est pas capable de nommer les nouvelles réalités en français, et bien, on va seulement parler de bateaux à voile et de moulins à vent en français... La langue doit être capable de nommer la modernité. Le français, si on considère ça comme une langue de grand-mère, c'est foutu! Il faut que ça soit une langue moderne.

Quand on a construit les barrages hydroélectriques dans les années 1950, au Québec, on a inventé des technologies de transport, du béton qui résiste au froid et on a tout nommé ça en français. On a inventé le langage qui allait avec nos constructions, parce que ça n'existait pas avant. De nos jours, quand un barrage se construit quelque part dans le monde, c'est possible de le faire en français, avec les mots qu'on a inventés. C'est ça que ça veut dire aussi! Il faut être fier de ça.

On a une responsabilité par rapport au français, de la même manière qu'on a une responsabilité envers l'ensemble de la planète pour la pérennité de la faune et de la flore sur notre territoire. Des originaux, des érables, de la toundra et des harfangs, c'est ici que ça existe. Si toute la planète est plus riche d'une diversité biologique, elle est aussi plus riche d'une diversité linguistique et culturelle. C'est important.

Ce qu'il faut réaliser, c'est que pour perdre une langue, ça ne prend qu'une génération. Ça prend une génération et c'est terminé. Donc, il va toujours falloir être vigilant, même si parfois c'est lourd à porter. Quand on a quinze, seize ou vingt ans, on n'en a pas nécessairement conscience, mais quand on a des enfants, c'est autre chose. On se pose la question : dans quelle langue vais-je parler à mes enfants? Dans quelle langue vont-ils grandir et découvrir le monde? En français? En anglais? En français?

L'anglais a toujours fait partie du français au Québec, mais avant, on disait : « l'examen m'a fait "rusher" ». On employait un mot en anglais, mais on l'accordait en français. De nos jours, j'observe que les jeunes ne conjuguent plus les mots qu'ils empruntent à l'anglais. Ils vont dire : « Je l'ai "rush"<sup>36</sup> ». Ils font comme en anglais : « I rush it ». Il y a une perte. On n'est plus que dans le vocabulaire, on est dans la syntaxe, dans l'organisation de la langue. On est

---

<sup>36</sup> L'expression « m'a fait "rusher" » signifie « je l'ai trouvé difficile » alors que « je l'ai "rush" » ou « I rush it » signifie faire quelque chose de manière expéditive. Voir <https://dictionary.cambridge.org/dictionary/english/rush>

rendu à l'os. Moi, je dis à mon gars : « Arrête de dire je l'ai "land". Dis au moins je l'ai "landé". Conjugue au passé composé et accorde. » Ça vaut la peine d'insister.

On est les seuls francophones nordiques de la planète. On a une responsabilité envers les autres francophones de fournir au lexique francophone mondial le vocabulaire de l'hiver, notamment. La poudrerie, les bancs de neige, le frasil, c'est nous qui connaissons ça, pas les Parisiens. C'est la même chose avec notre faune et notre flore. On a la responsabilité de nommer l'Amérique du Nord en français, de la vivre et de la comprendre en français. C'est la même chose avec les sports comme le baseball, le hockey et le football. Nous sommes les seuls francophones à pratiquer ces sports et à les avoir décortiqués et commentés en français. Il faut les nommer en français. C'est normal et ça va de soi.

Il ne s'agit pas de parler français parce qu'on est meilleur que les autres ou de ne pas parler français parce qu'on est « ti-coune ». Les langues se valent toutes. Il n'y en a pas une qui est plus belle ou meilleure qu'une autre. Dans leur diversité, elles sont toutes riches, intéressantes et importantes.

Il y a des démographes qui disent que vers 2050, grâce aux Africains, le français va être la deuxième langue la plus parlée dans le monde.

Le français, c'est vraiment quelque chose d'important qui nous a été légué et qu'on a le devoir de transmettre. C'est comme un fermier qui prend soin de sa terre et qui la transmet à ses enfants.

Ça ne veut pas dire qu'il ne faut pas parler anglais et qu'il doit y avoir une police de la langue, ça veut juste dire qu'il faut être conscient de ça. Je le vois vraiment comme un truc relié à la biodiversité. Quand les dinosaures ont disparu, ils ont disparu pour de bon. On ne peut pas les faire revivre. Quand une langue disparaît, c'est la même chose. Elle disparaît pour de bon. Ne pensons qu'à la langue huronne-wendat et à ce que les linguistes de l'Université Laval tentent de faire<sup>37</sup>. C'est noble d'essayer de la faire revivre, de la « réactiver », mais, à part quelques mots entendus çà et là dans des chansons traditionnelles et retrouvés dans les grammaires jésuites, on ne sait pas comment prononcer les mots. C'est vraiment compliqué de faire revivre une langue. C'est comme essayer de faire revivre les dinosaures avec une goutte d'ADN. La situation d'une langue, c'est très fragile. Chaque génération doit décider si elle poursuit l'aventure de la langue ou si c'est fini. Comme je l'ai dit, ça nous appartient collectivement de décider de poursuivre ou non l'aventure de la langue française en Amérique du Nord.

Pour en savoir plus sur Biz, voir : <http://www.lemeac.com/auteurs/163--biz.html>, [https://twitter.com/biz\\_loco\\_locass](https://twitter.com/biz_loco_locass) et <https://www.audiogram.com/fr/artiste/loco-locass>

---

<sup>37</sup> Voir <https://www.lefil.ulaval.ca/wendat-vous-plait-33420/> et [https://www.journal.psy.ulaval.ca/ojs/index.php/ARIRI/article/view/Dorais\\_Alterstice1%281%29](https://www.journal.psy.ulaval.ca/ojs/index.php/ARIRI/article/view/Dorais_Alterstice1%281%29)